

Liaison

L'osmose de Larivière

Cinéma ontariois
Numéro 59, novembre 1990

URI : id.erudit.org/iderudit/42394ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN 0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1990). L'osmose de Larivière. *Liaison*, (59), 31–31.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

tions ONF/TVO, peut-on affirmer que la chaîne éducative ne favorisait pas le cinéma ontariois? Jacques Bensimon, directeur actuel de la chaîne française, rappelle que TVO avait permis la réalisation de séries importantes telles que *Villages et visages* ou *Mosaïques* et qu'un réalisateur comme Valmont Jobin avait pu faire ses premières armes de cinéaste grâce à TVOntario.

En attendant que se mette en place la première série réalisée en partenariat ONF/TVO/Téléfilm Canada, Paul Lapointe explore différentes voies pour faire avancer la production ontarioise. *La solution des films à la pièce sur une idée originale apportée par un réalisateur, pas toujours expérimenté, m'a assez vite isolé et m'a fait venir des cheveux blancs avant l'heure*, affirme Lapointe. Discret, il ne cite pas de titre précis. Je me dis qu'il pense peut-être à *L'âge des pigeons* qui raconte une belle expérience théâtrale avec des gens du troisième âge, mais qui, en tant que film, part dans les directions opposées de la fantaisie et du réel sans réussir à trouver véritablement sa voie.

Des concentrés d'émotions

Deux nouveaux films de fiction que l'on sent plus ambitieux que les productions passées, quoique toujours limités au cadre des 30 minutes, montrent l'influence de Paul Lapointe à l'arrivée de nouveaux réalisateurs. Valmont Jobin est un Québécois venu en Ontario pour y apprendre l'anglais et qui y est resté. Il a parcouru la province en tout sens pour le compte de TVO, du temps de la série *Mosaïques*. Ces voyages lui ont fait connaître et aimer les Franco-Ontariens, ceux du Nord surtout, avec qui il se sent davantage d'affinités. Et lorsque Paul Lapointe lui parle d'un incident dramatique survenu dans une localité du Nord, il va enquêter sur place et décide de faire un film sur les événements. Ce sera *Un gars de la place*. Le film ne se veut pas une reconstruction des événements de 1963, où trois bûcherons en grève avaient été tués dans un affrontement avec des fermiers qui voulaient continuer à vendre leur bois, il vise plutôt à recréer une atmosphère, à faire sentir la haine et la peur qui continuent à diviser la communauté. Lothaire Bluteau — qui atteindra la notoriété en incarnant le Christ dans *Jésus de Montréal* — y incarne déjà l'innocent, livré aux violences et aux haines des hommes.

Avec *Métallo Blues*, Michel Macina traite aussi d'incompréhension et de haine, mais ces sentiments ne sont que des sous-produits engendrés chez le contremaître de la fonderie par le comportement du métallo Normand Frenette. Ce qui a attiré Macina dans cette



L'osmose de Larivière

Simplicité et douceur. Le réalisateur ressemble à ses films et réciproquement. Jean-Marc Larivière est le cavalier seul du cinéma ontariois. Enfin pas totalement seul, car on ne fait pas un film comme on écrit un poème, seul dans sa chambre. Et pourtant, Larivière prépare ses films comme on écrit des poèmes, longuement, avec sa sensibilité plus qu'avec sa raison. Un autodidacte qui a profité des connaissances que ses amis acquéraient en suivant des cours de cinéma alors que lui apprenait son métier sur le tas en faisant du théâtre et en préparant son premier film. Ce dernier ne manque pas d'ambition : un film de 70 minutes qui n'est pas un récit terminé, que le spectateur absorbe, mais un lieu de passage ou plutôt de transmission entre l'auteur et les spectateurs. *Révolutions, d'ébats amoureux, éperdus, douloureux* est réalisé en 1982, en production indépendante. Il met en scène trois femmes qui font l'expérience de l'amitié, de la tendresse et aussi de l'angoisse.

On doit se laisser pénétrer des films de Jean-Marc Larivière, entrer en résonance avec eux. Ce n'est pas pour rien que sa propre maison de production s'appelle Les Communications Osmose, car c'est par osmose que passe la communication entre le film et le spectateur.

Son second film, *Divine solitude*, révèle la magie qui se dégage du travail de la danseuse-chorégraphe Nana Gleason. En travaillant sur la lumière, en isolant la danseuse dans un environnement sans relief, en combinant de difficiles mouvements de caméra aux mouvements de la danseuse, le film réussit parfaitement à nous faire ressentir les sentiments et émotions que transmet la danse.

Jean-Marc Larivière travaille actuellement sur un projet de long métrage de fiction intitulé *L'absence*, absence physique et absence morale, lorsqu'une personne perd temporairement la conscience de ce qu'elle est.